

sillade intense et bientôt toute la partie de la ville avoisinant le point où doit se passer la lutte semble embrasée. Des milliers de coups de feu partent de toutes les terrasses, des clochers, des dômes; des coups de canon même sont tirés sur les églises et les couvents et principalement des terrasses de San-Augustin et de Santa-Ynes. Nous ne voyons qu'un immense travail de destruction; nous entendons un grondement général, nous voyons du feu et de la fumée, nous apercevons avec nos jumelles les Mexicains s'agiter comme des démons sur les terrasses; mais nous ne savons rien de ce qui se passe.

Onze heures sonnent et nous n'avons pas encore la moindre nouvelle. Cependant, depuis une demi-heure le feu diminue considérablement et bientôt cesse complètement. Le général manifeste une profonde inquiétude et un triste pressentiment nous étreint. S'il existait pour nous une bonne nouvelle, elle serait déjà accourue sur les ailes du vent! Enfin à 11 heures et demie, le capitaine Loysel, de l'état-major général, arrive à grande allure; on l'entoure avec angoisse et bientôt nous apprenons que « nous avons échoué », et que le général Douay demande immédiatement la réunion d'un conseil de guerre au Pénitencier même.

Le général met son sabre et part; je le suis seul. Nous prenons le chemin direct, c'est-à-dire la communication de Morelos. Cette marche au pas rapide dans un fossé où le soleil brûlait, pataugeant dans la boue de la tranchée, était matériellement désagréable et moralement pénible; le général ne parlait pas et je restais silencieux. Après avoir dépassé la garita d'Amatlan, une diversion d'un autre genre nous attendait : c'était les projectiles mexicains; car on n'était pas défilé et à chaque instant passaient à nos oreilles des volées de mitraille. Mais nous étions tellement pensifs et anxieux d'avoir des détails sur les événements, qu'on n'en avait aucun souci. Souvent même, pour éviter d'entrer dans l'eau jusqu'aux genoux, nous montions sur le revers de la tranchée. Enfin, nous arrivons intacts à Morelos; mais là,

nouveaux embarras; nous nous trouvions au milieu d'un tel labyrinthe de sapes de toutes sortes se coupant en tout sens, que nous ne savions comment trouver la tranchée communiquant avec le Pénitencier. Heureusement, nous rencontrons un officier d'état-major, M. Seguin, qui retourne au Pénitencier avec une blessure à la tête qu'il vient de recevoir. Il nous conduit promptement à l'établissement de Los Banios qui joua un grand rôle au début du siège. C'est un foyer de destruction et de ruines poudreuses, éparses dans des jardins au milieu desquels les lauriers et les rosiers poussent encore leurs rameaux verts et épanouissent leurs fleurs embaumées; ce contraste répand dans nos esprits un surcroît de tristesse et de mélancolie. Enfin, nous pénétrons dans le Pénitencier que nous n'avions pas revu depuis la lugubre nuit de l'assaut. Là, tout est bouleversement, chaos, il n'y a plus de contraste; c'est une désolation générale, qui paraît être l'œuvre d'un tremblement de terre; le sol et les murs se confondent dans le même désordre de la matière. Ces immenses bâtiments, couvent, pénitencier, sont mutilés, déchirés en tout sens; les murs sont à jour; les clochers tombent en lambeaux, les coupoles sont crevées. Et pourtant, il y a plus affreux encore! C'est une immense, une pénétrante odeur cadavérique qui enveloppe tous ces débris. Sur cet affreux désordre de l'inerte, s'agite en ce moment une animation fiévreuse, silencieuse mais éloquente! Des troupes remplissent les cours, les galeries; la grande cour surtout présente un spectacle navrant; c'est le cinquième acte du drame qui vient de dérouler ses scènes pathétiques dans le couvent de Santa-Ynes; elle est parcourue par des files de blessés; des cortèges de cadavres mutilés; des groupes de zouaves sont réunis immobiles à côté de faisceaux de carabines encore fumantes; sur les visages énergiques de ces hommes revenant du combat, d'une lutte désespérée, on ne voit qu'un mélange de rage et de consternation.

Que pensent ces hommes que la mort vient d'effleurer? Nous passons au travers de cette scène où le cœur se serre,

et nous pénétrons dans une longue galerie qui est le quartier général de la 2<sup>e</sup> division où attend le chef de ces soldats que la victoire vient d'abandonner. Le général Douay est désespéré; il porte sur son visage les traces de profondes et douloureuses émotions. Il vient au devant du général Bazaine, alors son frère d'armes; les mains émues se croisent et les deux grands chefs, les deux bras de l'armée, échangent tristement leurs impressions. Pendant ce temps, je me mets au courant des événements.

Le mur du quadre ennemi avait été renversé par les deux explosions de mines. Mais, au jour, on aperçut en arrière une grande cour semée d'obstacles de toutes sortes; et, à trente mètres du mur renversé, un retranchement formidable, composé d'un parapet en madriers fortement liés entre eux et formant un coffrage rempli de maçonnerie. En avant, se trouvait un fossé large et profond, muni d'une grille collée sur la contre-escarpe, hérissant ses pointes en guise de chevaux de frise. En arrière de ce retranchement qui avait lui-même un commandement considérable, s'élevait le couvent de Santa-Ynes avec trois étages de feu et, par dessus le tout, des batteries d'obusiers établies sur les terrasses. Il y avait probablement, en outre, entre les deux parties de cet ensemble formidable, une quantité de chicanes et de pièges les plus variés qu'on ne voyait pas. Mais personne ne paraissait derrière ces défenses.

Alors, on mit en batterie huit pièces de 12 rayées pour battre en brèche le retranchement ennemi. C'est ainsi que le feu commença dès le matin; mais on eut beau lancer 300 boulets sur cette masse de bois et de pierres, à distance de brèche, on ne put parvenir à y causer le moindre désordre.

Cependant, on avait remarqué que le retranchement qui coupait la cour était appuyé à deux bâtiments du couvent, mais que, d'un côté ou de l'autre, il devait y avoir un passage. On disposa alors l'attaque en deux colonnes qui, à peine lancées, devraient chercher un passage. Un bataillon du 1<sup>er</sup> zouaves devait mener l'attaque; il fut donc partagé

en deux groupes qui furent disposés devant chacune des deux ouvertures par où tiraient nos pièces de brèche.

Au signal donné, tout le monde s'élance avec un admirable entrain. Mais, à l'instant où nos pièces cessèrent leur feu, et où ce torrent de zouaves déboucha de notre quadre, des milliers de fusils se couchèrent sur le parapet, aux fenêtres, sur les terrasses ou sortirent par un grand nombre d'ouvertures inconnues.

Un feu terrible embrasa le retranchement ennemi, et tous les murs du couvent, depuis la base jusqu'au sommet, disparurent dans un nuage de fumée d'où tombait une grêle de mitraille, de balles, d'obus. Trois mille fusils faisaient feu sur nos deux petites colonnes. En un instant la cour fut jonchée de zouaves, et la colonne de droite, n'ayant pu trouver un passage, fut presque complètement détruite; ses débris se rejetèrent en désordre dans nos lignes. Quant à la colonne de gauche, elle trouva un passage entre le mur et le retranchement et disparut complètement.

Il paraît qu'à partir de ce moment, il fut impossible de lancer d'autres troupes. Les généraux Douay et de Castagny se tenant à la sortie de nos quadres, firent des efforts désespérés pour relancer d'autres colonnes mais ne purent réussir. Tout ce qui paraissait au dehors était immédiatement renversé et le feu ennemi était tellement violent que nos pièces de brèche furent obligées de rouvrir leur feu pour se défendre et éviter d'être contrebattues avec trop d'énergie. Bientôt même, comme on ne pouvait aller appuyer la colonne disparue, qu'on ne savait ce qu'elle était devenue, il fallut leur fermer la retraite et reboucher les brèches que nous avions faites chez nous, car l'ennemi devenait menaçant et son tir surtout était désastreux avec des pièces de campagne qu'il venait d'amener.

Le bilan de nos pertes était déjà relativement énorme : 350 zouaves et 19 officiers, tués, blessés ou disparus; 30 canonniers hors de combat, tués ou blessés sur les pièces

de brèche. En outre, dans nos quadres, nombre de soldats et d'officiers étaient aussi hors de combat.

Cette malheureuse affaire était assurément un échec grave; il avait surtout dans le domaine des opérations similaires, des conséquences funestes, matériellement et moralement plus encore. C'était, ce qu'en terme d'escrime, on appelle un coup fourré. En tout cas, il formulait la condamnation sans appel de la guerre de quadres.

Pendant que je recueillais les détails navrants de ce combat meurtrier et inutile, le général Douay avait déjeuné à la hâte et le général Forey venait d'arriver. Le conseil de guerre se réunit aussitôt. Il s'assembla à l'extrémité de la longue galerie servant de logis au général Douay, et nous, les officiers des généraux présents, nous nous retirâmes à l'autre extrémité. Or, cette galerie qui était voûtée, constituait un tuyau acoustique si parfait que, malgré la distance, nous entendions ce qui se disait, même parfois ce qui se murmurait à voix basse. J'en profitai pour consigner sur mon carnet-journal, les notes les plus caractéristiques des discussions qui s'élevèrent entre les membres de l'aréopage des plus grands chefs de l'armée.

Sous l'impression d'une émotion profonde qu'avivait en outre le sentiment d'un drame qui se déroulait peut-être encore, le conseil semblait impressionné même par le bruit de ses paroles, et parlait à voix basse, par respect sans doute pour les mourants qui l'entouraient. Puis on s'anima, les discussions s'engagèrent où le frottement aiguïsa les tranchants et des paroles sévères furent échangées.

Les deux généraux commandant les divisions, les deux bras exécutifs du commandement suprême, condamnèrent énergiquement la guerre de quadres et se prononcèrent très chaudement contre la continuation de ce système où nos soldats, nos officiers, montraient une bravoure de luxe contre des obstacles matériels insurmontables et contre un ennemi caché qui tue, sans se montrer, et qu'on ne peut atteindre. Depuis un mois, nous avons pris 10 quadres sur 200 dont se

compose la ville, sans compter les forts extérieurs; combien de temps faudra-t-il consacrer, combien d'hommes devra-t-on sacrifier pour atteindre le but? Et puis, les munitions et les hommes sont rares.

Les deux généraux de division furent d'avis ensuite de prendre successivement les forts extérieurs et de laisser alors la garnison mourir de faim ou se rendre. Au moins ainsi, nous éviterons la destruction méthodique d'une grande ville et nous ménagerons le sang de nos soldats. Ces luttes sont des boucheries où nos hommes tombent frappés par des bras invisibles, par un ennemi timide qui les tue à l'affût. L'attaque des forts leur conviendra mieux, car au moins ils se battront à découvert et pourront voir leurs adversaires.

En somme, au point de vue militaire, la place est virtuellement prise, puisque nous sommes maîtres d'un des plus grands forts de son enceinte. Si donc les forcenés qui commandent la garnison veulent faire une guerre de sauvages, en détruisant une ville pour en faire des barricades, en brûlant des quadres entiers pour mettre une barrière entre eux et nos baïonnettes, nous ne devons pas continuer cette lutte qui n'est plus celle des armées, mais celles des hordes révolutionnaires.

Aussi, dans le conseil de guerre, les généraux sont d'avis d'abandonner la ville, de se borner à l'investir complètement, à la bloquer enfin, et de marcher contre Comonfort, de passer sur le corps de son armée et de se présenter rapidement sous les murs de Mexico étonné, n'ayant que quelques milliers d'hommes pour se défendre alors qu'il en faudrait dix fois plus. La capitale libérée pourrait se prononcer en notre faveur et nous ouvrir ses portes. Une opération de ce genre conviendrait à nos hommes et réussirait à coup sûr. Que ferait ensuite la garnison de Puebla? Voudrait-elle sortir de son repaire? On l'attaquerait dans une de ces belles plaines qui l'entourent et on ferait promptement justice de ces héros de barricades. Si, au contraire, elle restait dans la ville, alors, maîtres de Mexico et tout

en commençant à régler les affaires du pays et de la politique, on fondrait 200 canons et 5.000 boulets à Chapultec, puis tranquillement on viendrait écraser Puebla sous une grêle de fer.

Telle fut l'essence des idées formulées, principalement par le général Bazaine. Elles étaient logiques et seules réalisables; mais il sembla que, pour cette raison même, elles ne furent pas acceptées. Le général Forey resta froid, indifférent, aux discussions parfois passionnées que souleva son chef d'état-major, le général d'Auvergne, et ne sut même pas diriger ces débats vers une solution quelconque; du reste, il semblait n'en comprendre aucune. Son air insouciant semblait dire : « Dieu, que vous m'ennuyez ! » Puis, quand on eut parlé, discuté avec des accents plus ou moins pathétiques, parfois passionnés, et cela pendant une heure, alors que tout le monde attendait avec anxiété, sollicitait une décision quelconque, il se leva et se dirigea vers la porte de la galerie, en laissant échapper nonchalamment son dernier mot : « Ma foi, causez, entendez-vous. » Voyant partir le président, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire, les membres du conseil se levèrent sans avoir rien décidé; et, quelques instants après, le général en chef reprenait le chemin du Cerro San-Juan.

C'est à cet humiliant résultat qu'aboutit cette réunion motivée par des circonstances si graves, si émouvantes qu'elles bouleversaient tous les cœurs. Mais le général Forey resta étranger à tous ces sentiments. Et pourtant, lorsque cet homme, investi d'une si haute situation, passa au travers des zouaves brisés, mais non vaincus, qui remplissaient le Pénitencier, s'il avait voulu regarder l'expression de leur visage et qu'il eut su lire dans leurs yeux, il n'y aurait vu que désaffection et méfiance; je devrais dire bien plus cruel encore, car d'autres oreilles que la sienne purent entendre des propos bien durs pour l'amour-propre et la dignité d'un aussi grand chef.

Enfin, pour caractériser sans phrases la physionomie réelle

de cette réunion, je me borne à noter quelques-uns des incidents qui s'y produisirent et j'en relate presque textuellement les récits que j'ai pris sur le vif, ainsi que les impressions qu'ils m'inspirèrent alors.

Le général d'Auvergne, ayant eu la maladresse de soutenir encore avec obstination son système d'attaques de quadres, le général Douay, dont la patience était à bout et qui payait de sa personne dans ces maudites maisons de Puebla, apostropha le général avec une aigreur et une sévérité qui n'étaient que trop justifiées, bien qu'un peu regrettables, et lui déclara qu'il n'était pas apte à juger de pareilles questions, n'ayant pas pu et ne pouvant pas voir les choses par lui-même. C'était vraiment brutal. Le vénérable général, si estropié qu'il fût encore par sa jambe cassée, se redressa et, s'agitant nerveusement sur sa chaise, riposta avec véhémence par cette belle et fière réponse : « S'il le faut, je me ferai porter sur la brèche. » S'il avait été du même grade, je crois que le brave et chatouilleux d'Auvergne aurait offert au général Douay un petit dialogue au pistolet, assis sur une chaise.

A un autre moment, en réponse à des observations que je n'ai pas entendues et dont je n'ai pas connu l'auteur, le général Forey, sans doute touché au vif par ces observations qu'il est regrettable de ne pas connaître, s'écria : « Ma foi, messieurs, j'ai demandé, à mon départ de France, des moyens qu'on m'a refusés. Eh bien ! je décline ma responsabilité et vous pouvez en faire autant, si vous voulez. » Voilà assurément de terribles paroles dont le général n'a certes pas mesuré la portée; car, devant un tribunal suprême, elles seraient écrasantes pour leur auteur. Comment, le général en chef décline sa responsabilité ! C'est vraiment une façon trop commode de se tirer d'un mauvais pas ! Et l'armée, que deviendra-t-elle ? Sera-t-elle abandonnée à la merci des calamités qui l'entourent, comme l'équipage d'un navire sans pilote au milieu des flots ? Quand on décline sa

responsabilité c'est qu'on sent que le fardeau du commandement est trop lourd; alors qu'on le dépose.

Enfin, voici un incident plus grave, plus sensationnel, plus émouvant et qui fut un coup de théâtre. Au sein même du conseil de guerre apparaît un capitaine de zouaves, un des débris des colonnes d'attaque qui viennent d'être écrasées dans Santa-Ynes. Il apporte l'état des pertes que son bataillon vient de subir, et remet avec une émotion débordante ce papier d'une terrible éloquence au général Forey qui le reçoit d'un air indifférent et laisse errer sur les chiffres de sang qui y sont tracés un regard insouciant. L'officier, d'une voix froide, sévère et nerveusement saccadée, annonce que 200 soldats résistent encore avec leurs officiers dans un coin du quadre; ils combattent et on a entendu la voix de leurs chefs. Le capitaine se tait. On sent qu'il ne peut rien dire de plus; ses paroles tremblent sur ses lèvres, un regard de feu jaillit de ses yeux humides; son attitude anxieuse semble crier bien haut qu'il y a là, à côté, dans cette cour pleine de soldats, des cœurs généreux qui n'attendent qu'un mot, qu'un geste du général en chef pour courir au secours des camarades qui luttent encore, qui n'ont pas laissé abattre leur drapeau, mais qui brûlent leurs « *dernières cartouches* » !

Les membres du conseil, profondément émus par ces révélations, attendaient avec angoisse la décision souveraine du chef suprême. Tous les regards, tous les cœurs étaient tendus vers cet apôtre du devoir, de l'honneur militaire, ce missionnaire du sacrifice qui, impassible, attend du Chef un ordre, un geste, pour s'élancer au secours de ceux qui combattent encore. Mais hélas ! dans le silence enveloppant cette scène poignante, on n'entendit tomber des lèvres glacées du général Forey que ces paroles sinistres : « Conséquences malheureuses de la guerre ! » C'était une condamnation à mort, deux cents même; mais pas un mot d'oraison funèbre pour ces braves gens qui attendent, en luttant toujours, l'élan libérateur de leurs frères d'armes.

Lorsque le général en chef fut parti, le général Bazaine demanda au général Douay ce qu'il comptait faire. La réponse fut catégorique : « Ma foi, je vous avoue que j'ai tout fait; j'ai usé tout ce que j'avais d'expérience, de savoir, d'énergie; j'ai employé tous les moyens de force, de vigueur, tout enfin ! Je suis à bout de ressources et je déclare qu'on ne peut plus rien tirer de moi pour ce genre de guerre. »

Cette profession de foi si nette, si franche, si sincère, ne supporte aucun commentaire; c'était une retraite honorable, elle ne peut inspirer qu'un respect sympathique.

Les deux généraux se serrèrent la main et nous quittâmes le Pénitencier, de sinistre mémoire. En suivant les tranchées, nous y trouvons les débris du bataillon de zouaves qui retournent à leur camp. Ces malheureux sont absolument démoralisés et se suivent deux par deux, la tête basse, mornes et silencieux. Il ne reste dans ce bataillon qu'un seul officier valide. Les tranchées étant pleines d'eau, nous marchons à travers champs, malgré les boulets de la place. Nous traversons le village presque ruiné de San-Mathias et nous arrivons au dépôt de tranchée, puis à la Noria, dans nos lignes, où nous nous arrêtons pour attendre nos chevaux que nous avons envoyé chercher, car nous sommes éreintés.

Nous trouvons là nos zouaves du 3<sup>e</sup> qui reviennent de Cholula y installer une garnison. Leur colonel, Mangin, raconte que partout on se plaint avec amertume de la mauvaise direction des opérations. On a partout raison; mais comment changer ?

Enfin, nous rentrons à Amatlan où la consternation est générale, aussi bien dans nos troupes que dans la population mexicaine qui nous entoure.

---